

# *L'Hispania et l'Imperium. Réponse à Géza Alföldy<sup>1</sup>*

PATRICK LE ROUX

Je viens d'achever la lecture des longues remarques et réflexions que mon livre sur l'armée romaine et l'organisation des provinces ibériques a inspirées à Géza Alföldy. Je lui suis reconnaissant d'avoir consacré du temps à me lire avec une grande attention et d'avoir répondu à un vœu: Robert Etienne l'avait en effet convié à participer au jury de ma thèse, soutenue en mars 1980 à Bordeaux, dont ce livre est issu. Des raisons indépendantes de sa volonté l'avaient empêché d'être présent. Je suis très frappé par la minutie de son examen; je ne puis que m'en réjouir des vues qu'il a exposées sur quelques questions centrales de mon travail. Un jour de soutenance, il est possible de répondre aux objections et de commenter les différentes remarques proposées. Je crois que la forme écrite d'un compte rendu ne doit pas faire obstacle à la discussion, toujours enrichissante, et c'est pour cette raison que j'ai souhaité présenter les réflexions qui suivent à côté du texte de Géza Alföldy.

Le savant allemand ne se contente pas d'une simple appréciation de mon travail, comme c'est habituel. Il offre au lecteur un inventaire rigoureux de ses désaccords et de ce qu'il définit comme des éléments de faiblesse. Je crois percevoir derrière son propos une manière de jugement global qui met aussi en jeu un peu de ma personnalité quand il affirme p. 10 que Le Roux «*aus seiner eigenen kritischen Strenge nie einen Hehl macht*». Géza Alföldy m'attribue là une attitude excessive où je ne me reconnais pas vraiment.

Après avoir résumé ce qui constitue le thème et, selon lui, l'apport de mon livre, il critique avec un grand luxe de détails mon catalogue épigraphique sur la forme et sur le fond, en insistant sur des textes qu'il lit et commente

---

<sup>1</sup> On se doute que ces pages n'auraient pas eu de raison d'être sans l'amabilité et la confiance de G. Alföldy qui m'a communiqué son texte dactylographié. Qu'il trouve une fois encore ici l'expression de ma profonde gratitude.

autrement que moi. Il réagit sur la question des datations et sur la détermination de l'*origo* des soldats. il recense ensuite longuement une série de questions relatives à l'histoire militaire, administrative, à la prosopographie, à la vie municipale et à l'onomastique où je n'aurais pas vu tout à fait juste, avant de chercher à démontrer que j'aurais surévalué le caractère hispanique et provincial de l'*exercitus Hispanicus*. Pour achever, Géza Alföldy inventorie, avec une dureté pour moi incompréhensible, ce que sont, d'après lui, les faiblesses techniques et formelles du livre. La conclusion, plus nuancée, appelle à des études semblables pour d'autres armées provinciales.

Je n'ignore pas, et je ne peux pas ne pas m'en réjouir, les commentaires favorables et l'affirmation réitérée de la *Wichtigkeit* de mon travail. Je me félicite aussi de constater que bien des points de discussion ont pour origine mes remarques sur la relative nouveauté de ma démarche qui me conduisait à tenter de me frayer un chemin dans des régions mal ou difficilement explorées. Cependant, comme c'est normal, la réflexion de Géza Alföldy repose sur des critères qui sont ceux de son école scientifique. Ma réponse ne vise donc pas à refuser le débat et la critique. Elle vise à éclairer d'un autre point de vue le sens de certains désaccords et à en préciser la validité. Je soulignerai également le caractère parfois trop peu constructif de certaines critiques. Enfin, j'essaierai de redéfinir, en l'élargissant, le propos essentiel de mon ouvrage et la mesure de son ambition de façon à éviter peut-être qu'on ne le regarde autrement qu'il n'est.

\* \* \*

G. Alföldy a raison de penser que tout catalogue épigraphique doit faire l'objet de la meilleure présentation possible. Malheureusement, il ne fait pas la différence entre les imperfections liées à l'auteur et celles liées à l'imprimerie et aux difficultés d'obtenir, malgré un manuscrit lu et recorrecté, une édition sans omission de parenthèses, de crochets, d'un i, de fragments de texte, etc... Personne ne peut se prétendre à l'abri de ces inconvénients.

Sur le chapitre formel G. Alföldy pousse parfois loin le scepticisme:

— A propos du n.º 61, malgré mon point d'interrogation, malgré le fait que j'ai travaillé sur la photographie que je n'ai pas pu publier, il me fait grief de la restitution *Rufo*; il ajoute que *Rul[finae]* pour la fille n'est pas sûr: j'avoue qu'en Hispania, avec le gentilice *Iulia*, je pencherais, à nombre de lettres à peu près égal, pour *Rufina* plutôt que pour *Rufula*, *Rufilla*, *Rustica* ou *Rubiana*.

— En ce qui concerne le n.º 105, j'ai pris la peine de monter à l'échelle pour étudier l'inscription qui se trouve encastrée dans la partie haute d'un mur. J'ai lu un point après le *H* et l'argument de l'écartement des lettres est très fragile et subjectif. S'il s'agit d'un *R* et non d'un *X*, à la fin de la dernière ligne, ce *R* serait incomplet dans sa partie supérieure.

— N.º 184: la lecture *Sabininiae* est commandée par le jeu des ligatures et

par l'expression *siginifero*. En outre *Balaeso* au lieu de *Blaeso* confirme les particularités linguistiques du texte.

— N.° 187: la pierre est retaillée à droite et à gauche; la mise en page permet de supposer l'existence d'une lettre avant *Adigeno*; c'est la raison pour laquelle j'ai suivi Abásolo dans la solution *Madigeno*.

Comme le reconnaît G. Alföldy lui-même, l'étude des inscriptions militaires votives ou funéraires n'offre pas les mêmes facilités d'appréciation et de datation que d'autres catégories de textes, en particulier que les carrières sénatoriales et équestres dont se nourrit la prosopographie ordinaire. J'étais donc confronté à un travail délicat, car je devais à chaque fois prendre le risque de proposer une interprétation et une chronologie au moins relatives pour chaque document. Ce n'était pas un *corpus* d'épigraphie militaire que je préparais cependant, mais une étude historique sur les rapports entre l'armée romaine et les provinces hispaniques. Il ne pouvait donc être question de fournir dans le détail tous les arguments qui permettaient de préférer malgré tout une solution plutôt qu'une autre. Mon livre paraîtra déjà trop consistant à certains; c'eût été l'alourdir et dévier de mon propos. Il n'est pas exact pourtant que je me sois limité dans mes critères aux enseignements fournis par le lieu de trouvaille et par l'onomastique, comme le pense G. Alföldy. J'ai insisté dès le départ —et je crois qu'en l'état actuel de la recherche c'est la seule solution de sagesse et de prudence— sur le fait qu'il n'est d'épigraphie que locale. Qu'est-ce à dire? Qu'aucun document ne peut être daté à l'aide des formulaires et des indices habituels, mais qu'il faut explorer toutes les pistes (archéologiques, épigraphiques, historiques, linguistiques, culturelles et artistiques) afin de mesurer la validité des données les plus objectives, je devrais dire de l'une ou l'autre des données les plus objectives. C'est ainsi que les inscriptions votives où le nom divin est placé non pas au début mais à la fin de la dédicace ne sont datées du Ier siècle que si aucun autre élément ne vient contredire cette chronologie. Quand on retrouve ce trait sur un autel du IVème siècle je ne m'étonne pas et d'autres faits interviennent pour qu'on soit sûr de ne pas procéder de manière trop rigide. Lorsque je date l'épithaphe de Settepolesini (n.° 86) des années 110 je tiens compte à la fois du formulaire, du nom de l'unité, du caractère surprenant de la présence d'un vétéran d'origine hispanique dans la région au regard de mes séries, de l'influence culturelle du milieu militaire ravennate. Quand, encore, je date le n.° 225 des premières décennies du IIIème siècle, je tiens compte du support, de l'écriture, des particularités des formules et des abréviations, tout comme G. Alföldy qui pense qu'on ne peut aller au-delà de la fourchette 150-250; mais je tiens également compte de la présence dans le contexte léonais de l'emploi abrégé de *m. posuit* et surtout de la mention de l'*origo* au moyen du mot *civis* pour un légionnaire. Il faut bien reconnaître que nous sommes souvent en présence de cas très complexes au point que nous avons tendance à jeter le soupçon sur une datation sous le prétexte que l'un ou l'autre des arguments retenus manquerait son but. L'expérience me montre que les choses sont rarement aussi claires et je dois dire dans ma naïveté que j'ai

toujours été surpris par le décalage qui pouvait exister dans nos disciplines entre la qualité d'un travail d'érudition et l'incertitude du résultat qui en découle. Sous le vocable «*unbegründet*», G. Alföldy veut dire qu'en matière de datation je ne propose pas de loi et c'est bien vrai; mais je me garderai bien d'en formuler. Je n'ai pas pourtant non plus le sentiment que je laisse penser que l'épigraphie est une science impossible et il me semble que l'expérience commune des épigraphistes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle permet de reconnaître une «structure classique» d'un texte sans qu'on soit obligé de souligner: divinité + *tria nomina* avec filiation + formule *v.s.l.m.*! Quant à la remarque sur les noms flaviens relative au n.° 186, elle s'explique par le support (je n'ai pas pu publier la photographie), et surtout par le fait que le soldat est désigné comme *veteranus* et s'appelle *Flavius Flavinus* alors que les parallèles permettent de penser qu'il s'agit d'un auxiliaire.

Je suis étonné aussi par certaines remarques sur la détermination de l'*origo* à l'aide de l'onomastique. En ce qui concerne le n.° 130 je ne vois pas pourquoi je devrais refuser la solution la plus simple alors que le soldat est honoré par son frère. Quant à dire que *frater* veut dire «camarade», c'est contradictoire avec le fait que par ailleurs G. Alföldy reconnaît que *coniux* et *uxor* ont un sens technique précis. Je ne vois pas, en outre, ce qui empêcherait que M. Valerius Laevinus soit effectivement le frère de M. Valerius Geminus. Je ne pouvais pas mettre sur le même plan les problèmes d'onomastique posés par un gentilice tel qu'*Ennius* accompagné du surnom *Felix* (n.° 218) et ceux posés par les noms *C. Iulius* suivis d'*Vrbanus* (n.° 207) dans le contexte du III<sup>e</sup> siècle. Je suis sûr que les noms de Lucretius Proculus (n.° 223) convenaient à un Africain, mais quand j'ai de nombreux exemples aussi pour le N.O. hispanique et que le monument dédié par le beau-père rappelle non pas les stèles de León mais celles des *Zoelae* je ne vois pas pourquoi il faudrait que je donne la priorité, alors que le texte se situe certainement au III<sup>e</sup> siècle, à la solution africaine? Ma démarche était exprimée sans ambiguïté dès le départ; cela ne veut pas dire qu'elle procédait d'un esprit de système: il n'y a pas de loi, il n'y a que des cas d'espèce à quelques exceptions près. Ma formulation est toujours prudente et use beaucoup —trop parfois— du conditionnel; je ne crois pas avoir fermé la porte à d'autres hypothèses pourvu qu'elles ne soient pas de pure forme.

J'ai eu le sentiment, tout au long de cette recherche, que contrairement aux apparences, l'épigraphie de la période julio-claudienne supportait la même ambiguïté que celle des époques suivantes en dépit de la plus grande précision du matricule des soldats. Les traits provinciaux s'y marquent déjà, ne serait-ce qu'avec l'originalité hispanique de l'emploi d'*aerorum* ou *aerum*. Le passé pesait très fortement et ce n'est pas par hasard que j'ai cru pouvoir présenter la période augustéenne comme un aboutissement et un point de passage plus que comme un point de départ. Je suis persuadé que ce n'est que dans un cadre provincial précis que l'on peut saisir l'épaisseur réelle des problèmes et que l'on peut donner à l'histoire impériale ses véritables rythmes chronologiques dans leur déroutante diversité. Au bout du compte,

ce n'est pas tant la période 150-250 que la période 50-80 qui m'a le plus gêné et qui me paraît être celle où nous sommes le plus dans l'incertitude. Je veux bien qu'il y ait des arguments archéologiques pour dater la stèle de *Pintaius Pedilici f* et «*dass dieses prominente Stück der frühen niederrheinischen Militärkunst in die Mitte des 1. Jahrhunderts gehört, dürfte indes keinem Zweifel unterliegen*». Mais je soulignerai le fait que pour proposer cette datation d'un monument qui est également essentiel pour la question du «*castellum*» on a utilisé des arguments épigraphiques qui ne reposent pas sur des données aussi certaines qu'on le dit. Dois-je préciser que les problèmes d'établissement d'un texte, c'est-à-dire de lecture sur la pierre, sont souvent ardues voire désespérants? Le sens en est souvent clair si on s'en tient à la structure générale du texte, mais les détails échappent et ne se laissent reconstituer qu'à coups d'hypothèses: entre plusieurs épigraphistes, il y aura donc désaccord des yeux parce qu'il y a différence de culture, de préoccupations et d'attention aux faits. Personnellement j'ai constaté qu'aucune épigraphie ne pose exactement les mêmes problèmes qu'une autre. Il ne s'agit pas seulement de questions stylistiques, paléographiques ou formelles; cela concerne également les niveaux épigraphiques: *cursus honorum*, autel votif, base honorifique, stèle funéraire, plaque, etc... Si j'ai quelque peu contribué à donner un peu plus de «dignité documentaire» à l'épigraphie des simples soldats et si j'ai permis de faire en sorte qu'elle attire davantage l'attention par ce qui la rapproche et par ce qui la sépare à la fois des autres épigraphies, je crois que je n'aurai pas à m'en blâmer.

Au fond G. Alföldy «milite» pour une pratique de l'épigraphie différente de la mienne. Il pense que j'aurais pu proposer un système plus rigoureux d'analyse aboutissant à des critères bien établis. Pour lui c'est apparemment la seule direction qui vaille la peine d'être suivie avant toute autre dans la quête d'une épigraphie scientifique héritée de la tradition du *CIL*. C'est au nom de cet «esprit de système», méthodiquement recherché, qu'il traite de «*Gedankenspiele*» (p. 408) certaines de mes recherches. Je ne suis pas sûr d'avoir été suivi et compris quand je lis que mon style, peut-être trop difficile, «*erinnert gelegentlich an den Jargon mancher Kollegen in Deutschland*»! J'ajouterai que la plupart des critiques de la rubrique 7 ne sont pas à mon avis toujours du meilleur aloi et l'incompréhension est manifeste à propos de la critique de mon plan (p. 407). C'est en effet toute ma démarche d'historien qui n'est pas véritablement admise.

Les notions de rigueur, de science, de méthode ne sont pas des notions sans ambiguïté et il y a des rigueurs, des méthodes, des sciences ou des attitudes scientifiques qui se complètent sans pouvoir se recouvrir ou se suffire à elles-mêmes. Je connais la nécessité de l'érudition et l'impérieuse primauté de la documentation (cf. p. 409), comme G. Alföldy. C'est la condition d'un langage commun. J'ai également éprouvé dans les études antérieures les limites de la démarche scientifique traditionnelle et mon but a été non de jouer ou de spéculer, mais de chercher à élargir les champs de recherches offerts par les inscriptions, après d'autres. Il m'est apparu que

nombre de textes trouvaient ainsi une explication beaucoup plus riche quand on les lisait d'une autre manière et quand on prenait conscience que, souvent, les inscriptions militaires reflétaient, *comme les papyrus*, un état quotidien et banal de la vie militaire. Il me semble que peu de gens jusqu'à présent s'étaient essayés à cette histoire qui ne négligerait pas les mentalités. Il est vrai que ce mot et cette recherche n'ont pas pour tout le monde le même attrait et la même noblesse. Personnellement, je suis persuadé que c'est une manière enrichissante d'essayer de surmonter les handicaps créés par les lacunes énormes de nos séries documentaires. Je sais aussi qu'il n'est pas possible d'être totalement convaincant du premier coup.

La différence des points de vue est très nette au sujet de la naissance de la *legio VII Gemina*, de la question des invasions Maures, de la *divisio* de Caracalla ou de l'inscription de Montgó. Cependant, je n'ai pas prétendu avoir apporté des solutions que la documentation ne permet pas d'apporter. J'ai seulement suggéré que d'autres lectures étaient possibles et souhaitables.

Ainsi je n'ai jamais dit que la *legio VII* n'avait pas existé officiellement et légitimement dès 68. J'ai simplement constaté que le changement de nom de l'unité sous Vespasien et la date anniversaire du 10 juin n'étaient pas aussi aisés à concilier qu'on ne l'avait jusqu'à présent écrit. J'ai donc cherché à mettre en évidence des données autres et j'ai proposé de ne pas négliger les aspects idéologiques et les relations à ce niveau entre Vespasien et Galba pour une explication plus satisfaisante.

Je n'ai jamais nié l'existence des invasions Maures. J'ai seulement indiqué qu'on surévaluait ces événements parce qu'ils paraissaient trancher avec le calme ordinaire de la Péninsule et j'ai voulu souligner la faiblesse des informations contradictoire avec les conclusions qu'on en tire. Il est intéressant de noter que c'est à l'époque des invasions Maures que l'huile de Bétique paraît s'imposer à Rome<sup>2</sup>.

Je suis étonné que G. Alföldy, qui aurait tendance à me reprocher de ne pas avoir toujours la preuve de ce que je dis, puisse laisser entendre qu'en l'état actuel de la documentation on pourrait remettre en cause la datation flavienne des conventus du N.O. et qu'on puisse proposer une nouvelle théorie de la *divisio* de l'Asturie-Galice sous Caracalla. Je constate qu'au sujet du *praefectus Asturiae* d'Iluro, G. Alföldy n'apporte aucune preuve nouvelle favorable à une datation augustéenne<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> La nouvelle inscription dont G. Alföldy m'a aimablement communiqué le texte ne parle que d'un *bellum Mauricum* sans préciser le nom de la légion ou le type d'unité commandé. Je le remercie une fois encore très vivement pour m'avoir permis de prendre connaissance du manuscrit de l'article «*Bellum Mauricum*» qu'il a rédigé à propos de ce texte.

<sup>3</sup> Cf. Alföldy, *Zur Geschichte von Asturia et Callaecia. Bemerkungen zu Alain Tranoy, La Galice romaine, Germania*, 61, 1983, pp. 518-526, aborde en détail ces deux questions. Il discute la thèse (pp. 518-520) d'une origine flavienne pour les conventus et retient avec Albertini qu'ils sont le résultat d'une lente évolution; il ajoute que les capitales de conventus ont été les centres augustéens créés de toute pièce. Strabon ne donne qu'un *terminus post quem* mais la datation flavienne n'est pas probante. L'organisation militaire rapportée par le géographe grec ne serait pas incompatible avec l'existence des conventus et l'inscription d'Iluro serait augustéenne (cf. mes arguments cependant, pp. 101-103); quant à l'information de Pline issue de son expérience,

Enfin, malgré le long commentaire relatif à l'inscription de *C. Iulius Vrbanus, veteranus, princeps vexillationis legionis VII Geminae Piae Felicis Maximiniana missus cum suis a Decio Valeriano...*, je ne suis pas convaincu par l'explication reliant ce texte à un événement exceptionnel, la guerre civile entre les Gordiens et Maximin. Je pense même aujourd'hui que *missus cum suis a Decio Valeriano* évoque le *missus voluntarius honesta missione a Terentio Scauriano* de l'inscription du capteur de Décébale. Il s'agit plutôt d'un congé que d'une mission et je pense qu'une mission aurait donné lieu à une rédaction plus précise et plus conforme avec une situation de guerre civile.

Je pourrais prendre d'autres exemples mais je pense qu'on mesure mieux ma perplexité et mon étonnement devant l'utilité réelle d'un aussi long inventaire à propos de mon livre.

\* \* \*

C'est très logiquement que G. Alföldy essaie de montrer que, sur la base de ce qui serait pour lui un matériel insuffisamment analysé, j'ai surévalué le caractère hispanique de l'armée de la Péninsule ibérique et j'ai exagéré son rôle dans le processus que je désigne sous le nom de «provincialisation» ou «hispanisation». Parallèlement mon appréciation de la situation de l'*exercitus* d'Hispania par rapport à celle des autres armées ne serait pas satisfaisante: d'un côté l'armée d'*Hispania* n'aurait connu qu'un phénomène d'évolution identique à celui de toute l'armée romaine là où j'y verrais une originalité hispanique; de l'autre les carrières des officiers *in Hispania* traduiraient le caractère d'armée de réserve «endormie» que j'aurais eu tort de vouloir redresser. Il est curieux de constater, encore une fois, que G. Alföldy essaie de

---

elle n'implique pas une réforme récente et une inscription de Sagonte, assurément préflavienne (?), militerait en faveur de l'existence d'un *conventus Tarraconensis* dès Claude. Il n'y a là aucun argument nouveau et la formule *procurator Caesarum* peut s'appliquer à Vespasien et Titus; en outre, comme le dit G. Alföldy lui-même tous les *conventus* n'ont pas forcément existé en même temps: les trois circonscriptions du Nord-Ouest pourraient être les seules qui aient été instituées à l'époque flavienne.

Le problème des *legati iuridici* (pp. 520-522) ne me concerne pas directement ici. En revanche la question longuement développée de la *divisio* de Caracalla (pp. 522-526) mérite, par l'intérêt qu'elle suscite, qu'on s'y arrête. Une note terminale (pp. 527-528) tient à préciser que le sens de la *divisa provincia* est pour moi «unklar». Mais «keine der Theorien befriedigt», pas davantage celle de G. Alföldy qui ne répond pas aux objections sur l'utilité de couper en deux l'*Asturia-Callaecia*, sur le sens même de *provincia* et qui ne peut pas fournir le témoignage d'un *procurator Callaeciae*, comme il le reconnaît. Dioclétien a établi une province séparée d'*Asturia-Callaecia* et rien dans l'histoire de ces régions ne va dans le sens d'une séparation administrative de l'Asturie et de la Galice. La signification d'une telle opération est tout aussi «unklar» que pour les autres hypothèses et c'est pour cela que je l'ai abandonnée. L'absence de procurateur *Asturiae et Callaeciae* ne prouve rien non plus. Je suis personnellement renforcé dans ma conviction que la solution était liée à la fiscalité et aux mines: le sens en était — et là je serais d'accord avec G. Alföldy — la reprise en main directement par *Tarraco* de la gestion procuratorienne de l'*Asturia et Callaecia*. Ceci explique bien le caractère éphémère de la nouvelle province dont le nom de *Callaecia* n'est pas non plus attesté. Il nous faut attendre de nouvelles inscriptions de procurateurs quels qu'ils soient.

retourner mes propositions sans toujours tenir compte de la portée exacte que je leur avais conférée. Non seulement je n'ai pas ignoré les différences avec les autres armées (p. 161: «*toutes les armées à l'image des provinces n'étaient cependant pas à la même horloge*»), mais je me suis le plus souvent servi de l'histoire générale de l'armée romaine pour éclairer le fonctionnement de l'*exercitus Hispanus*.

Aussi quand je parle de «*manifestation originale*» à propos de la «*dénomination des unités*» il s'agit évidemment d'une manifestation originale de l'esprit de corps que l'armée d'*Hispania* partageait avec les autres unités. Quant à l'analyse que l'on peut faire de la carrière des officiers, centurions, tribuns et légats, elle n'est pas aussi claire que le laisse entendre G. Alföldy. Il est en effet évident que l'*Hispania* n'offrait pas les mêmes conditions que les secteurs limitrophes plus exposés. Mais les réflexions du savant allemand postulent l'existence de carrières spécialisées pour des «*virii militares*». Personnellement je pense que la révision de l'évolution impériale au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, telle qu'elle est exposée par les chercheurs aujourd'hui, pose la question d'une révision de notre lecture du matériel prosopographique. Sans entrer dans le détail de la discussion nécessaire autour des notions de spécialisation et de *virii militares*, je rappellerai seulement ici que les véritables officiers spécialisés étaient les centurions et qu'en outre, comme l'admet G. Alföldy, les tâches de l'armée, dans quelque province que ce fût, n'étaient pas uniquement liées à une spécialisation guerrière. Ma réflexion a cherché à élargir là aussi notre approche des problèmes en allant de l'explicite vers l'implicite, en intégrant la dimension mentale, idéologique et administrative des données sans oublier la continuité historique. Je ne crois pas avoir été compris exactement. J'ai cherché à montrer, avec prudence, que l'*exercitus d'Hispania* offrait, par ses particularités historiques, un champ privilégié pour comprendre ce qu'était le fonctionnement quotidien d'une armée romaine en ce qu'elle avait anticipé sur l'évolution de beaucoup d'autres armées provinciales, parce que, même dans les secteurs les plus exposés de l'Empire, l'armée était confrontée à des tâches quotidiennes qui en faisaient un élément organisateur de la *provincia* à de nombreux niveaux. Quant à me reprocher l'expression *exercitus Hispanus* parce qu'elle serait excessive et non attestée dans les sources, je pense que ce n'est pas justifié. D'une part, j'ai clairement dit que les officiers n'étaient pas tous hispaniques loin de là, notamment les centurions; d'autre part, j'ai suggéré que Rome avait appliqué en *Hispania* la méthode qui s'était progressivement imposée pour des raisons historiques et individuelles, à savoir le recrutement territorial en majorité. J'ai donc proposé, c'est vrai, de créer l'expression *exercitus Hispanus* à l'image de l'appellation donnée dans l'épigraphie et chez Tacite à la légion *VI Hispana* et la légion *VII Hispana*. J'ajouterai que l'historien est souvent conduit à créer des concepts que n'attestent pas ses sources pour faire ressortir une réalité que les documents ne traduisent qu'indirectement. Ce que j'ai fait apparaître c'est l'armée provinciale et ce qui m'intéresse c'est de creuser la réalité complexe de la *provincia* qui est tout à fait originale et liée à Rome, on le sait,

mais qui n'a pas été, selon moi, mise en valeur jusqu'à présent par la recherche comme il conviendrait.

Je n'ai pas nié la question de la relation entre l'activité guerrière et l'armée d'*Hispania*. Lorsque je ne donne qu'un certain éclairage au *bellum Maurorum* ou lorsque je doute que le soulèvement africain contre Maximin ait été à l'origine de l'inscription de Montgó, lorsque je pense que notre difficulté à saisir le sens de la *divisio* de l'*Hispania Citerior* sous Caracalla en l'absence de document explicite vient de ce que le problème de l'armée n'y entrait pas de façon décisive, lorsque je constate qu'au II<sup>e</sup> siècle les élites hispaniques commencent assez fréquemment leur carrière par un service *in Hispania* je n'exclus pas que cette armée ait eu un rôle autre que celui d'une simple force de police ou de répression. Je vois seulement que la lecture du dossier nous met en présence d'une dualité constante ou qu'elle ne permet pas d'aboutir à des conclusions autres qu'hypothétiques et fondées sur une idée préconçue et modernisée du rôle d'une armée. Je reste perplexe sur l'ampleur et sur la dimension exacte du *bellum Maurorum* quand je dois observer que la documentation archéologique des villes andalouses ne paraît avoir conservé de témoignage des événements que médiocre ou inexistant<sup>4</sup>.

Mon examen du problème du métier de soldat et du recrutement ne correspond pas tout à fait à ce qu'en a retenu G. Alföldy. J'ai cru pouvoir proposer une vision un peu différente de l'image habituelle qui se limitait selon moi à un schéma trop général sur le soldat volontaire, prolétaire et brutal. J'ai été frappé par l'absence d'évolution linéaire en la matière (p. 259) et par le caractère sélectif du recrutement légionnaire dont ne rendait pas compte l'analyse traditionnelle de la question. Il n'est pas vrai que la *plebs* soit ce qu'une lecture moderne, formée à l'école du pessimiste et méprisant Juvénal, en a fait. L'*Hispania* n'était pas la ville de Rome. Quand Suétone

<sup>4</sup> Cf. n. 2. Selon moi, l'inscription de Liria n'est pas liée au *bellum Maurorum* qui s'est déroulée en Bétique sous Marc Aurèle et elle n'est pas la preuve d'une participation de la légion *VII Gemina*. Dans la liste, peu nombreuse, des primipiles de la *VII Gemina* nous n'en connaissons aucun du II<sup>e</sup> siècle jusqu'à présent; mais parmi ceux qui sont connus, aucun n'est d'origine hispanique (cf. mon livre, pp. 295-300). En revanche sur 12 centurions d'origine ibérique ayant servi hors d'*Hispania*, 3 sont primipiles. L'expression *bellum Mauricum* est en outre à distinguer de l'expression *bellum Maurorum*. *Mauricum* fait allusion à un espace géographique comme *bellum Dacicum*, *bellum Parthicum*, *bellum Armeniacum et Parthicum*; *bellum Maurorum* renvoie à *bellum Marcomannorum*, *Quadorum*, *Sarmatorum* (ILS, 9200) qui désigne des adversaires. S'il s'était agi d'une guerre en *Hispania* contre des Maures on aurait eu l'expression *bellum Maurorum* ou *adversus Mauros* ou *contra Mauros* (cf. ILS, 2648: *contra Astures*; ILS, 7178: *adversus hostes Carpos*; ILS, 990: *adversus Germanos*; ILS, 1327: *adversus Castabocas et Mauros rebelles*). Sous l'Empire on distinguait je crois de cette manière une guerre sur un territoire défini et une guerre livrée contre des peuples qui échappaient en l'occurrence à un territoire précis. La différence entre *bellum* et *expeditio* insiste non pas sur la géographie mais sur l'initiative impériale et sur le caractère punitif de la lutte. Je crois pour ma part que l'inscription datable de l'époque d'Antonin le Pieux se rapporte aux luttes en Maurétanie sous cet empereur. Le primipile n'était pas primipile de la *VII Gemina*: il l'était plus probablement de la *III Augusta*, à moins que comme primipile il n'ait été *praepositus* d'une *vexillatio* ce qui expliquerait l'absence de toute référence à une unité. Malgré le risque de l'argument *a silentio*, je n'hésiterai pas à suggérer qu'en *Hispania* on n'aurait pas tu le nom de la *VII Gemina* si elle s'était affrontée aux Maures en ce cas.

montre que la *plebs* jouait un rôle dans la province il pense au monde des citoyens autre que celui des élites. Il renvoie non pas aux classes privilégiées économiquement et aux classes supérieures de la société mais aux forces vives de la *provincia*, à ces hommes des campagnes et des villes qui reflétaient bien par leur culture et leur mentalité l'originalité des sociétés provinciales. Sur la base du matériel épigraphique, j'ai été obligé de ne pas rejeter l'idée que, contrairement à ce qu'on affirmait sommairement, l'armée provinciale avait en partie permis de prolonger le type du soldat-citoyen petit propriétaire. En outre, dans le contexte relativement paisible de l'*Hispania*, les exigences du métier avaient favorisé un type de recrutement qui ne coupait pas la société militaire de la société civile. Je ne crois pas avoir non plus laissé entendre que la promotion sociale par l'armée ait joué pour le plus grand nombre. Je suis trop persuadé de l'importance des barrières et hiérarchies de toute sorte dans les sociétés antiques pour penser différemment. Pouvais-je ignorer que le *corpus* des textes relatifs aux événements des trois premiers siècles manifestaient de grandes différences dans les attitudes des armées de l'Empire? Il me semblait nécessaire et logique d'en rechercher les indices dans la situation provinciale globale.

Loin de nier les liens de l'armée hispanique avec les autres armées, j'ai au contraire proposé de reculer chronologiquement la notion d'*Isolierung* chère à Ritterling et de la réserver à l'histoire militaire du IV<sup>e</sup> siècle. On voit tout de suite combien les nuances sont délicates puisqu'en même temps il convient de rejeter la réalité d'un *limes*. Sur le plan plus proprement militaire, plusieurs paramètres entraient dans mon raisonnement dont G. Alföldy me paraît ne pas tenir assez compte: ce n'est pas la stratégie et la guerre qui peuvent expliquer de manière cohérente le maintien d'une garnison hispanique après Vespasien; les terres hispaniques, y compris la Bétique, ont été des zones de recrutement et par cet intermédiaire l'armée y a joué un rôle dans le façonnement des sociétés; par le biais de la solde, du ravitaillement, des levées sous la contrainte, du poids politique cet *exercitus Hispanus* occupait dans la vie des provinces une place beaucoup plus grande que ne le laisseraient supposer ses effectifs. Je n'ai pas songé une minute à définir l'*exercitus Hispanus* comme une «garnison endormie»: mon bref commentaire de l'exergue de Marguerite Yourcenar dit bien en effet qu'il ne faut pas confondre «armée de la paix» et armée en sommeil, qu'il ne faut pas confondre *castra hispana* et châteaux en Espagne et que mon dessein est de tirer les garnisons hispaniques du sommeil où on les a doublement plongées.

Peut-on me faire grief de considérer avant tout l'*Hispania* comme un champ privilégié destiné à me permettre d'exercer ma réflexion sur ce qui m'intéresse principalement, à savoir l'*imperium Romanum*? Puis-je ne pas en rechercher cependant les originalités et les particularités? Si j'ai paru ne pas invoquer davantage des parallèles provinciaux du Rhin, du Danube ou d'ailleurs c'est que je ne disposais pas d'études semblables à celle que je voulais confectionner. Je devais donc surtout m'attacher à l'invention de mon sujet qui n'était pas, en outre, «L'armée romaine d'*Hispania*».

. Le concept d'armée de «réserve» que j'ai moi-même accepté autrefois me paraît étranger à la stratégie de l'Empire. S'il est vrai qu'on a surtout cherché à l'école d'une longue tradition historiographique à interpréter — car il s'agit bien de cela — les carrières des légats à la lumière de leurs qualités militaires supposées, il me semble que c'est là un système a priori qui risque de déformer notre compréhension des mécanismes de décision et d'adaptation aux événements du pouvoir romain. Il ne me semble plus possible aujourd'hui d'échapper à une conception de l'*imperium* qui soit autre chose qu'une structure souple, multiforme et gérée en fonction de réseaux de pouvoir enchevêtrés. De même, ce que nous devrions définir comme «romain» ou «romanisé» devrait recouvrir une grande diversité de sociétés et de cultures.

Mon essai ne se situait pas d'emblée ou seulement sur le terrain d'une relation symétrique qui aurait existé entre l'*exercitus* et la *provincia*. J'ai cherché à mettre en place des réseaux de pouvoir et d'organisation politique et administrative. J'ai été rapidement conduit à penser que les concepts sur lesquels reposent notre histoire militaire impériale et notre histoire de l'*imperium* — celle qui m'intéresse fondamentalement — n'étaient pas aptes à rendre compte des rapports complexes, échappant à un modèle ou à une référence unique, qui se nouaient de façon dialectique en un centre appelé «*provincia*». En ce lieu privilégié où s'articulaient des données sociales, culturelles, économiques et politiques très variées, le temps jouait son rôle de fédérateur et de trouble-fête. Par «temps» et «contretemps» je définis des réalités matérielles et un imaginaire nourri de mémoire et d'oublis.

Ce sont les périodes de tension qui me sont apparues comme les moments les plus favorables à l'analyse des relations, souvent cachées, entre les diverses composantes du «puzzle» impérial. Je n'ai jamais prétendu avoir tout résolu ni même avoir eu la possibilité d'aller toujours aussi loin que je l'aurais voulu dans l'analyse. Et, à ne retenir que les schémas globaux d'une «thèse», G. Alföldy prive, je crois, mon livre de ses inquiétudes, de ses discontinuités, je n'ose pas dire, après la «coquille» relevée à la page 18, de ses fluctuations! J'avais clairement laissé entendre dès la page 30 que seul je ne pouvais pas prétendre avoir tout compris et tout établi avec certitude dans tous les détails: «notre souhait est, en *ordonnant des indices* sur les bases énoncées, de contribuer par notre questionnaire *au défrichement de nouvelles recherches*».

\* \* \*

Au terme de ce débat, je voudrais retenir ce qui me semble important pour la suite de nos études:

— Comme je l'ai déjà exprimé l'heure est à une révision collective des articles de la *R.E.*, déjà anciens, consacrés aux légions et aux *auxilia*.

— L'étude de l'épigraphie militaire, celle des simples soldats, constituée surtout par des inscriptions laconiques le plus souvent funéraires et votives, est à développer et à affiner. Pour cela, nous ne devons pas nous enfermer

dans la recherche de critères trop systématiques. En revanche nous manquons de *Corpus* spécialisés, particulièrement pour les provinces les plus militarisées. La dispersion des matériaux est un handicap considérable pour les chercheurs.

— Enfin, nous devons, comme historiens de l'Antiquité, chercher à améliorer et à élargir nos problématiques historiques, sans témérité, mais aussi sans complexes. C'est à ce prix que nous pourrons continuer à être reconnus. La révision implique, selon moi, non seulement une relecture des textes et documents, mais aussi l'élaboration de concepts mieux appropriés à notre quête d'une Antiquité vivante et présente associée à celle d'une histoire totale.